



**HAL**  
open science

## Dans le même hôtel (chronique)

Marc Gruas, Alfredo Campos Matos, Marie-Hélène Piwnik, José Maria Eça de Queirós

► **To cite this version:**

Marc Gruas, Alfredo Campos Matos, Marie-Hélène Piwnik, José Maria Eça de Queirós. Dans le même hôtel (chronique). 2010. hal-04438585

**HAL Id: hal-04438585**

**<https://hal.science/hal-04438585v1>**

Submitted on 7 Feb 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

« Dans le même hôtel » (chronique)<sup>2</sup>.

En son temps, Alfred de Musset, dans de médiocres vers au demeurant immortels, nous enseigna que quinze jours – quinze jours courts et légers –,

*Font d'une mort récente une vieille nouvelle\* !*

En effet ! Et non seulement la nouvelle vieillit, ternit, se fane, se retrouve au fond de la corbeille à papier comme le journal dans lequel elle brilla et sonna – mais, avec chaque soleil qui s'enfonce dans la mer, le mort meurt plus encore et s'enfonce encore plus dans la terre. Il n'y a pas si longtemps, c'était une Personnalité qui agitait et remplissait tout un royaume ; maintenant c'est une forme inerte, enveloppée dans un drap, entre quatre planches étroites : deux mois passent, comme deux gouttes d'eau dans une vague, et on n'en distingue même plus la forme dans la poussière si impersonnelle ! Ainsi, vingt petits jours sont passés depuis que Don Antonio Cánovas est tombé mort, d'un coup de feu, dans l'hôtel de Santa Águeda, et voici que l'ardente, voletante, stridente nouvelle de sa mort est déjà caduque, s'est refroidie et a pris place, sèche et rigide, parmi les échos révolus de l'Histoire, et déjà Don Antonio Cánovas, l'homme fort qui remplissait l'Espagne d'une mer à l'autre, de Cuba jusqu'aux Philippines, s'efface et se dilue dans le passé, ombre ténue confondue avec les autres ombres ténues, un Cánovas incertain, qui se perd entre les vagues Metternich et les brumeux Cavour...

Mais ce qui ne vieillit pas, ce qui va durer, et sera toujours à l'origine d'un nouveau frisson, c'est l'histoire si simple et si tragique de ces cinq jours d'été où l'assassin a vécu dans le même hôtel que l'homme qu'il venait assassiner, paisiblement et avec courtoisie ! Non, ni dans la réalité, ni dans les choses créées par l'imagination, aucun épisode plus intensément sinistre n'a jamais existé ! C'est une petite station thermale, Santa Águeda, où Cánovas prend les eaux pour soigner ses rhumatismes, et descend au seul hôtel de

---

2. Cette chronique porte sur l'assassinat du Président du Conseil espagnol Don Antonio Cánovas del Castillo, dans le même hôtel où se trouvait Eça.

ce village de montagne. Un après-midi, sur le banc du jardin qui précède l'hôtel, il discute allègrement (c'était un causeur exubérant et subtil), lorsque d'un omnibus, l'omnibus qui venait de la gare, descend un individu, au *paletot*\* gris, serrant une valise en toile. En passant, cet homme, apercevant le Président du Conseil, le maître constitutionnel de l'Espagne, puissant et illustre, lève avec déférence son chapeau mou. Et Cánovas, avec sa familiarité naturelle, hautement espagnole, salue aussitôt par un signe de la main, avec une condescendance affable. Qui donc a-t-il salué, de cette façon enjouée, Don António Cánovas ? La Mort – *sa* mort, qui vient le chercher à Santa Águeda. C'est la Mort qui est arrivée maintenant des profondeurs du Destin, enveloppée dans un *pale-tot* gris, avec sa faux à l'intérieur de la valise en toile. Et Cánovas, assis sur le banc du jardin, près d'un buisson de fleurs fragiles qui lui survivront, continue à raconter, à plaisanter – tandis que la Mort, sa mort, paye le cocher de l'omnibus, et sereinement, sans précipitation, passe la porte de l'hôtel.

La Mort est entrée. La Mort demande une chambre, simple et bon marché, au dernier étage, vers laquelle elle monte derrière le valet de chambre qui lui porte la valise où elle a placé sa faux. Là elle suspend son *paletot*, elle se lave les mains pour se débarrasser de la poussière du voyage – et, penchée à l'étroite fenêtre, la Mort, de ses yeux profonds et aigus, regarde vers le bas, vers le jardin, vers *son* homme. Il n'a pas bougé, son dos appuyé contre le banc, au milieu de son public, parlant avec la vivacité, le contentement, la plasticité de pensée et de volonté toujours renouvelée que lui ont donnés cet air pur, ces eaux bénéfiques qui soignent les douleurs aux genoux. Car Cánovas est venu à Santa Águeda soigner des douleurs légères qui le préoccupent... La Mort épie depuis la haute fenêtre. Et là-bas au fond, entre les arbres, apparaissent les tricornes cirés, les vifs ceinturons jaunes de la Guardia Civil<sup>3</sup> envoyée à Santa Águeda pour entourer, honorer, protéger le Président du Conseil...

Mais une cloche sonne doucement. C'est le dîner. La Mort descend le grand escalier de pierre. Sans bruit, modestement, pres-

---

3. En espagnol dans le texte.

que timidement, elle occupe une chaise de la grande table, à laquelle ont déjà pris place, à grand bruit, de grassouillettes matrones à moustaches portant dans les cheveux des peignes en écaille, des colonels galonnés et déboutonnés, des ecclésiastiques qui disent les grâces en tripotant le pain. Et très certainement entre les pots de fleurs des montagnes, quelques beaux yeux, dans l'ovale parfait d'un visage à la chaude pâleur, resplendissent aussi, lançant leur caresse de velours. Mais la Mort n'y prête pas attention. Bien que l'on dise qu'elle est la sœur de l'Amour, ce n'est pas pour ces demoiselles, à la taille fine, qu'elle est venue à Santa Águeda, des profondeurs du Destin, par chemin de fer, en seconde classe. D'un air concentré, elle parcourt le *menu*\*, déplie sa serviette. Le maître d'hôtel sert la soupe bruyamment ; et la Mort, fatiguée et affamée, mange cette soupe, que, à la table d'à côté, – la table réservée pour son Excellence –, le *mort*, lui aussi, est en train de manger.

Alors commence la terrible histoire de ces cinq jours. Constantement, dans les couloirs, dans les rues mal pavées de l'obscur village, sur les routes ombragées de chênes et de pinèdes, l'assassin croise l'homme qu'il va assassiner. C'est toujours le même et respectueux geste du chapeau mou – le même salut affable fait d'une main puissante. Ils se rencontrent même le matin, tôt, tous les deux en pantoufles, dans la galerie des Thermes. Dans le village reculé de Santa Águeda, perdu au milieu des montagnes, seul s'aventure celui qui soigne ses douleurs par les eaux ; – et la Mort, résignée, prend chaque matin le bain qui la dissimule. Cánovas connaît déjà cet homme, qu'il rencontre toujours, fort modeste, presque bucolique, sur les chemins des collines les plus vertes – ou contournant le mur du jardin avec une lenteur méditative. Il avait même murmuré, avec une indifférence distraite, au chef de la police : – Qui peut bien être cet homme ? Et le chef de la police avait affirmé avec une grande certitude : – « C'est le correspondant d'un journal d'Italie, qui prend les eaux... »

Cánovas avait peut-être fini par sympathiser avec ce journaliste au visage intelligent, qui, pour son journal, se grisait de la studieuse contemplation de l'homme fort qui gouvernait l'Espagne. Toute la vie du Président, d'ailleurs, même son travail politique, se déroulait sous les yeux de l'homme méditatif au chapeau

mou. En ces jours brûlants du mois d'août, dans ce village thermal coincé entre les montagnes, c'était du jardin aéré de l'hôtel que cet homme d'État dirigeait l'État. Sa serviette posée sur le banc, il décachetait les télégrammes, jetait un coup d'œil sur les rapports, défendait Cuba, réprimait les Philippines, exerçait son omnipotence en griffonnant sur ses genoux – et la Mort rôdait et le regardait. Combien de fois, sur ce banc, en discutant avec ses secrétaires, après le déjeuner, de cette voix de clair métal que le geste décidé projetait au loin superbement – il fit allusion à des plans, des réformes, des idées fortes, des intrigues prudentes, tout un travail de gouvernement, puissant et ductile, exigeant une longue existence, une maîtrise ferme et la poursuite d'une énergie qui ne vacille pas sur sa vaste base de fer. Les secrétaires étaient admiratifs... Il clamait, sûr de lui : – « Je dirai plus tard !... L'an prochain je ferai !... Et l'homme au chapeau mou pensait : – « Peut-être le tuerai-je avant la tombée de la nuit ! » Cela dura cinq jours.

Pourquoi l'homme au chapeau mou tarda-t-il ainsi pendant cinq jours ? C'est que, – chose sinistre ! – la Mort savait qu'elle mourrait, en tuant. Pour lui, et en toute conscience, ces jours de bains dans la paisible Santa Águeda étaient ses tout derniers dans ce bas monde. Le matin, en se réveillant dans sa chambre du troisième étage, en ouvrant la fenêtre à la fine brise des montagnes et à la senteur des pins, il songeait certainement qu'il ne reverrait peut-être ni les montagnes ni les pinèdes, ni les troupeaux qui brouettent, ni les enfants qui jouent au bord des haies – et qu'il n'ouvrirait plus jamais une fenêtre pleine de soleil et d'azur, car, toutes les heures qui lui restaient il les passerait dans un épais cachot, les menottes aux mains. Hésitait-il ? Non ! Une justice supérieure l'avait glorieusement désigné pour venger ses frères torturés, et toute la misère humaine !... Mais peut-être cette torture lui parut-elle plus incertaine, et cette misère moins poignante, là, loin des ruelles affamées des villes inhumaines, dans la douce quiétude des collines éternelles, contemplant la grâce des vallées, avec leurs verts labours, dans lesquels l'homme trouve, en toute sécurité, le pain et la liberté. Et peut-être alors murmura-t-il : – « Bon, ce sera pour demain !... » Un jour de plus à se promener dans les fraîches allées, et à respirer l'air vif et parfumé de la montagne, avant de

rentrer tranquillement, en fin d'après-midi, quand la cloche de l'hôtel, retentissant dans toute la vallée, sonne l'heure du dîner... Mais bien sûr qu'il le tuerait ! Il avait promis de venger les tourments de ses frères – et l'idée que son nom résonnerait dans toute l'Espagne et dans le monde entier ne cessait de le fasciner. L'homme qui avait exécuté Cánovas ! Il y aurait son portrait dans toutes les vitrines – sa vie, d'humanitarisme révolté, racontée avec une ardente curiosité comme on raconte celle des héros ! Quelle stupeur et quelle obscure terreur avait pu inspirer son grand geste ! Mais dans les coins reculés où s'abrite, sans feu, presque sans pain, dans son opprobre séculaire, la plèbe souffrante – de combien d'amour et d'admiration son nom ne serait-il pas entouré ! Oh ! fatalement, il devait le tuer, cet après-midi ! Le revolver languissait, en attendant, au fond de sa valise en toile... Et toutefois, en nouant sa cravate autour de son cou, il sentait, dans un bref frisson, l'acier froid du garrot. « Aujourd'hui je ne pourrai peut-être pas... Mais demain, oui ! »

Et ce jour-là, comme toujours, il était occupé à des promenades solitaires. Quelles pensées l'accompagnaient, sur ces routes silencieuses bordées de chênes et de hêtres ? Toujours les mêmes, vagues : venger l'Humanité, entrer dans l'Histoire... Et, certainement aussi, fuir après son geste. Peut-être a-t-il étudié les sentiers et les cachettes de ces montagnes. Mais il ne puiserait pas sa force dans cet espoir de fuite. La grandeur de sa mission exigeait une noblesse d'attitude. Quelle humiliation devant le monde, si des soldats le trouvaient recroquevillé, caché dans la forêt, comme un quelconque maraudeur ! Et s'il parvenait à fuir en toute sécurité, aucune surprise, aucune gloire, aucune bénédiction ne seraient attachées à son nom... En pensant à toutes ces choses confuses, souvent sur ces routes, il rattrapait Cánovas au milieu de son groupe, joyeusement poursuivi par des enfants en haillons à qui il donnait quelques pesetas. Le chapeau mou se dressait aussitôt, respectueux – et voilà que le geste supérieur de la main puissante parvenait jusqu'à elle, la Mort. Et tous les deux s'en revenaient, dans la fraîcheur de l'après-midi, tandis que la cloche de l'hôtel, retentissant dans toute la vallée, sonnait l'heure du dîner. Et quand, le soir, les dames, dans le salon, abandonnaient leur couture, et que la partie

de whist se terminait, ils montaient tous les deux, par les mêmes escaliers, Cánovas dans sa chambre encombrée de documents officiels, de longs plans exigeant une longue existence, et la Mort à l'étage au-dessus, au troisième étage où seule reposait dans un coin sa valise en toile...

Santa Águeda s'endort dans le silence qui descend des montagnes. Seul un chien hurle à la mort dans un hameau lointain. Et dans le couloir la vieille horloge hésitante, avec son tic-tac, s'avance, d'un tic-tac à l'autre vers la dernière heure de l'homme de pouvoir, clairement défini, sûr de son pouvoir et de son destin, tandis qu'en haut, sans se presser, la Mort se dévêt, la Mort souffle la bougie.

Enfin il fait jour, c'est dimanche. Pourquoi a-t-il choisi ce jour, l'homme au chapeau mou ? Ah ! ces dimanches pendant lesquels la bourgeoisie montre sous son jour le plus éclatant son luxe de nouveau riche et son traditionalisme étroit, les dames traînant à la messe leurs grandes soies, les hommes resplendissant dans leurs bottines au vernis étincelant, et tous en digne troupeau se pressant vers l'église, pour révéler les dogmes. Ah ! ces dimanches, qui agacent toujours profondément les rationalistes, les égalitaires... Cánovas est de retour de la messe. Assis sur le banc du jardin, près d'une porte vitrée, il parcourt le journal, il regarde sa montre, en attendant le déjeuner. Tic-tac-tic-tac – l'aiguille tourne... L'homme fort qui gouverne l'Espagne n'a plus qu'une heure à vivre, sous ce généreux soleil qui couvre Santa Águeda. La Mort a grimpé dans sa chambre, elle a ouvert sa valise, elle en a retiré la faux. La voilà qui descend les escaliers, croisant les dames qui montent avec leurs soies du dimanche, leurs livres de dévotion à la main. Et après...

Mais alors la tragédie perd tout son intérêt. Il y a simplement un homme noble mort que ses amis, anéantis par la douleur, transportent, pour commencer son apothéose. Et il y a un autre homme, les menottes aux mains et lui aussi déjà mort, que les soldats traînent vers le garrot.

Cependant, sur les paisibles collines de Santa Águeda les hautes forêts de pins, dans l'azur indifférent, ne retiennent pas leur bruissement indolent et éternel ; de robustes vaches paissent dans

un pré, où brille et court à ses affaires un ruisseau espiègle ; et dans les ronces les papillons, enivrés, volent deux par deux, au-dessus des chèvrefeuilles et des mûres à point.

*Revista Moderna*, 5.9.1897.

(Traduction inédite de Marc Gruas.)